

L'Association Franc-Comtoise des Amitiés franco-chinoises remercie vivement Cyrille Javary de l'autoriser à publier, sur son site Internet, le texte de cette communication rédigée suite à une sollicitation du Ministère chinois de la Culture pour un Forum de sinologie relatif aux « Nouvelles Routes de la soie. » (2017)

Route de la soie... et aussi Route du papier !

Jugez plutôt :

Une contribution méconnue de la Chine au développement culturel de la civilisation occidentale : la bataille de Talas, juillet 751

Parmi les cadeaux que la civilisation chinoise a offert à l'humanité, le papier occupe une place importante. L'histoire chinoise retient Cai Lun (蔡伦 cài lún) comme son inventeur, mais il est surtout responsable de l'amélioration de sa technique de fabrication. L'archéologie en effet témoigne de l'utilisation de ce matériau trois siècles avant lui. Le génie de Cai Lun aurait été d'avoir réussi à mettre au point en l'an 105 de l'ère commune, en remplacement des supports anciens de l'écriture (tablettes de bambous et écharpes de soie) un papier fin réalisé à partir d'une pâte à base d'écorce de mûrier, de lin et de chanvre. Ce papier, que nous appelons par erreur en Occident le « papier de riz », sera en Chine depuis les Han jusqu'à nos jours le support idéal pour la calligraphie, l'art majeur chinois.

Avant lui, ce qui existait déjà était une sorte de papier « kraft »¹, utilisé en feuilles minces pour l'usage hygiénique et en lamelles épaisses pour des protections militaires efficaces et légères : une armure en lamelles de carton arrêta un coup de sabre pour un poids et un prix beaucoup plus léger qu'une armure en cuir et a fortiori en acier.

À l'époque où Cai Lun perfectionnait le papier, à l'autre bout du continent eurasiatique, l'empire romain était à son apogée. La mer Méditerranée était un lac romain. À l'ouest l'empire bute contre sur les Ecossais, contre lesquels l'empereur Hadrien construira un mur. À l'est, les peuples de Haute Asie opposent à la poussée romaine une résistance farouche et efficace. Il faut dire que leur défense n'est pas seulement nationale mais aussi commerciale. Plus que leur indépendance, ce qu'ils entendent garder c'est le contrôle des routes de la soie, et les énormes profits générés par la taxation des caravanes qui transportent les produits chinois depuis la Chine jusqu'au bassin méditerranéen. Et cet élément sera une constante dans les conflits sur les routes caravanières qui relient deux empires qui s'ignorent mutuellement.

Les Romains connaissent la soie, ils se ruinent pour s'en vêtir et Caton l'ancien aura beau faire de grands discours blâmant l'attrait dispendieux des chevaliers romains pour cette gaze légère, rien n'y fera.

Mais les Romains ne savent rien de la soie, ils croient qu'elle pousse aux arbres.

Il en est de même pour le papier, ces feuilles légères qu'ils voient les marchands s'échanger dans leurs transactions commerciales. Apparaît ici un facteur qui est toujours parfaitement d'actualité, celui du monopole de fabrication et du transfert de technologies. Soie, papier, porcelaines, les Chinois exportent volontiers leurs produits, mais pas les recettes et procédés de fabrication.

Arcs, chevaux et murailles

La protection des routes caravanières n'est pas le seul souci des Han. Comme l'empire romain à l'autre bout du continent eurasiatique, il lui faut contenir la poussée centrifuge des peuples nomades qui déferlent sur leurs infatigables chevaux et avec leurs terribles arcs composites, déciment les légions romaines et les régiments chinois d'infanterie qui leurs sont opposés. Pour les contenir, Romains et Chinois construiront des murs. Mais les Chinois chercheront aussi à s'emparer d'un des composants important de leur supériorité militaire en s'emparant de leurs sources d'approvisionnement en chevaux c'est-à-dire en contrôlant la vallée du Ferghana, une région fertile et peuplée, traversée par le Syr-Daria à l'est de l'actuel Ouzbékistan, au sud de l'actuel Kirghizistan et au nord de l'actuel Tadjikistan, depuis toujours réputée pour la qualité de ses chevaux.

¹ Inventé par l'Allemand C. F. Dahl en 1884, il doit son nom « kraft » qui signifie « force » en allemand à sa très grande solidité. Les Chinois l'appellent : 牛皮纸 niú pí zhǐ, littéralement « papier (solide comme la) peau de bœuf ».

À la suite des attaques des tribus Xiongnu, qui vivent au nord-ouest de la Chine, le premier empereur va envoyer le général Meng Tian avec mission de les repousser, puis d'entreprendre la construction d'une muraille leur barrant la route en raboutant les murs défensifs érigés précédemment par les différents « Royaumes Combattants ».

Mais un mur, si haut et long soit-il ne peut pas suffire. Pour contenir cette poussée continue des peuples nomades, une armée de fantassins ne suffit pas non plus. Il faut ravir aux peuples de Haute Asie l'élément qui fait leur force, les chevaux 大宛马 dà yuān mǎ qui aujourd'hui encore galopent à l'état sauvage dans les steppes du Ferghana.

Les empereurs de la dynastie Han décident alors de prendre le contrôle militaire dans ces régions. Le quatrième empereur, Han Wudi souhaite ouvrir une route vers l'Ouest pour équiper sa cavalerie de bons chevaux, plus grands que les poneys chinois et capables de porter un homme en armure. Il vise les « tian ma, » ainsi que les chinois nommaient les chevaux de la vallée de Ferghana. En 138 avant l'ère commune, Zhang Qian y est envoyé en mission diplomatique en vue d'importer un grand nombre de chevaux. Les dirigeants de Ferghana ayant refusé, l'empereur Han Wudi en 103 avant l'ère commune enverra plusieurs armées qui après une première défaite amèneront le transfert d'un nombre très important de chevaux vers l'empire. La cavalerie chinoise, remontée en chevaux de Ferghana pouvait alors faire face aux Xiongnu.

Les Han ont ainsi établi un protectorat sur les petits royaumes qui jalonnent la route de la soie tout au long du bassin du Tarim jusqu'à la Bactriane et la Sogdiane (l'actuel Ouzbékistan). Ainsi, des colonies militaires vont s'implanter dans les oasis avec des méthodes de culture minutieuses qui ressemblent beaucoup à celles des paysans chinois, et qui vont être ici intelligemment adaptées aux réalités climatiques et environnementales comme par exemple avec les puits « karez », un système d'irrigation qui résout le problème de l'évaporation des filets d'eau à cause de l'ensoleillement et de la chaleur par un ingénieux réseau de canaux souterrains, aujourd'hui classé au patrimoine mondial de l'humanité. Avec des périodes d'interruption dues aux crises internes du 3^{ème} – 4^{ème} siècle, cette présence chinoise en Asie centrale reprendra à l'époque des Tang qui, dans les années 740, avaient pris le contrôle de tous les cols de la chaîne de l'Hindu-Kush et du Pamir par où transitaient les caravanes marchandes. Les Chinois verront alors se dresser devant eux des conquérants surgis de nulle part : les cavaliers musulmans.

La conquête musulmane

A peine vingt ans après la mort de Mahomet en 632, les Omeyyades (倭马亚王朝 wō mǎ yà wáng cháo) lancent un djihad qui en moins d'un siècle ira, à l'ouest jusqu'en Espagne et à l'est jusqu'à l'Indus.

En une génération, les musulmans se rendent maîtres du proche orient, de l'Égypte et de l'Iran. En 654 ils franchissent l'Amou Daria, jadis l'Oxus, qui était la frontière orientale de l'empire perse. En 700 ils conquièrent tout le Maghreb et en 721 l'Espagne, bousculant les royaumes Visigoths qui y étaient installés depuis plusieurs siècles.

En Asie centrale, la poursuite de la conquête sur les traces d'Alexandre le Grand s'avère plus difficile.

En 711, un général de 17 ans Muhammed Ibn al-Qasim conduit victorieusement l'armée musulmane contre le Sind (la basse vallée de l'Indus au sud-est de l'actuel Pakistan). Mais impossible de pousser plus à l'est, comme Alexandre, le désert du Thar les arrête.

Les tribus nomades turco-mongoles qui se déplacent dans les steppes arides sur leurs infatigables petits chevaux du Ferghana et qui manient à la perfection le redoutable arc composite vont opposer une résistance farouche aux cavaliers musulmans. Il leur faudra soixante ans pour se rendre maître, en 712 ??? , des villes de Boukhara et Samarkand dans l'actuel Ouzbékistan. Un destin va se jouer quand ces deux forces entreront au contact.

Au départ aucun des deux acteurs ne semble vouloir l'affrontement. Leurs dirigeants savaient bien de part et d'autre, que mener dans des régions à la fois aussi périphérique et aussi inhospitalières, et qui plus est peuplée de nomades toujours prêts à l'insurrection voire à la rébellion, est fort dangereux. De plus, équiper et entretenir des troupes dans ces régions arides constitue un véritable gouffre financier.

Les sources chinoises notent qu'entre 713 et 755, une dizaine d'ambassades omeyyades sont reçues à Chang An la capitale des Tang, ce qui laisse à penser que les deux parties cherchaient la conciliation plutôt que l'affrontement. Comme en Europe en 1914, les deux puissances qui ne veulent pas la guerre vont s'y trouver entraînées par un jeu d'alliances avec deux petits états périphériques le royaume de Chah (aujourd'hui l'actuel Tachkent) et le royaume de Ferghana qui se disputent sur une querelle dynastique.

Le royaume de Ferghana ayant demandé l'aide des Tang, ceux-ci envoient le général coréen Gao Xianzhi (高仙芝 gāo xiānzhī), gouverneur des marches ouest de l'empire chinois. C'est un militaire expérimenté, encore tout auréolé de sa récente victoire à Gilgit en 747 (吉爾吉特河) contre les Tibétains qui cherchaient à contrôler à leur profit l'actuelle « Karakorum hayway », la branche de la route de la soie joignant l'Asie centrale et l'Inde.

En effet, les Tibétains font eux aussi partie du grand jeu qui se noue en Asie Centrale car le contrôle du trafic commercial le long de la route de la soie génère d'énormes bénéfices. Et les chinois ne réagiront que lorsque les Tibétains menaceront les routes commerciales entre l'Inde et la Chine (Gilgit) et entre Kachgar (aujourd'hui au Xinjiang en Chine) et Tachkent (aujourd'hui en Ouzbékistan)

Depuis la mort de Songtsen Gampo, l'unificateur des tribus tibétaines (650), les Tibétains, variant leurs alliances au gré des événements, cherchent à agrandir leur domaine au détriment de leurs voisins Chinois, Kirghizes, Ouïghours, et aussi Musulmans. Mais n'anticipons pas.

Gao Xianzhi envahit le royaume de Chah, le soumet et promet à son souverain la vie sauve. Mais, manquant à sa parole donnée, il s'empare de son trésor et le fait décapiter. Ce déni retournera les populations contre les Chinois et amènera le fils du défunt roi à aller chercher vengeance en faisant appel au gouverneur du Khorasan, la province la plus orientale du nouveau califat, les Abbasside (阿拔斯王朝 ā bá sī wáng cháo) ayant, en 750 à la suite d'une révolte populaire, succédé aux Omeïyade. Le gouverneur du Khorasan, voyant dans la situation une excellente occasion de réduire l'influence chinoise à sa frontière, envoie contre Gao Xianzhi une armée commandée par le général Ziyad ben Salih (齐亚德伊本萨里 qí yà dé, yī běn, sà lǐ) un militaire aguerri.

La bataille de Talas

Les détails du choc, quelque part sur les rives de la rivière Talas au Kirghizstan, en juillet 751, près de la ville de Taraz au Kazakhstan, restent peu clairs, particulièrement au niveau des effectifs engagés.

Selon les sources chinoises, Gao Xianzhi disposait de 30.000 hommes y compris des auxiliaires turcs, originaires du Ferghana. Mais les sources chinoises insistent sur la distance que les troupes ont eu à parcourir dans la chaleur étouffante de juillet depuis Tachkent. Il est par ailleurs noté par différents historiens que si la bataille s'est tenue sur les rives de la rivière, c'est justement parce que les Musulmans avaient pour stratégie d'empêcher les troupes chinoises d'avoir accès à l'eau. En face, les sources musulmanes, écrites plusieurs siècles après l'événement, et donc enclines à l'exagération, disent que Ziyad aurait disposé de 100.000, voire 150.000 hommes y compris les nomades turcs et les contingents tibétains.

La bataille va durer cinq jours. Si au début elle semble sourire à l'armée chinoise, après être restée incertaine, comme à Waterloo, le sort va brutalement tourner en faveur des Musulmans avec l'arrivée par le Nord d'une armée Karlouk.

Les Karlouks sont une tribu nomade turque des steppes de Transoxiane (l'actuel Ouzbékistan), à l'Est et au sud de la mer d'Aral. Renommés à l'époque préislamique pour leur tapis tissés, ils sont après la conquête finale des régions de la Transoxiane par les Chinois vers 744 partie prenante dans la sphère d'influence chinoise et donc, ils participent activement au combat contre l'expansion musulmane jusqu'à ce que, durant la bataille du Talas, ils trahissent les Tang, changent de camp et passent au service de l'armée de Ziyad. Pour cela ils deviendront le symbole du basculement culturel des peuples d'Asie Centrale, se convertissant progressivement à l'Islam à la fin du 8^{ème} siècle.

Les Tibétains, toujours opposés aux Chinois, parfois alliés aux Ouïghours, sont cette fois aux côtés des Abbassides lors de la bataille de Talas ce qui leur permettra d'étendre pendant une dizaine d'années leur influence en Asie centrale au détriment de la Chine. Sous le règne du roi tibétain, Trisong Detsen, ils iront même jusqu'à envahir la Chine en 763 et mettre à sac Chang'An la capitale des Tang, à l'époque la plus grande ville du monde avec deux millions d'habitants. Repoussés par les armées chinoises, ils seront souvent en guerre contre les Abbassides leur disputant Samarkand et Kaboul.

Les conséquences de la bataille de Talas

1/ sur le terrain :

La victoire des Musulmans revêt un caractère symbolique très fort dans la mesure où Talas marque une frontière entre deux mondes. Jamais les troupes musulmanes n'iront plus à l'Est ; jamais les troupes chinoises n'iront plus à l'Ouest.

On peut d'ailleurs se demander pourquoi les Musulmans n'ont pas profité de leur avantage pour aller plus avant ? Vraisemblablement le renversement de la dynastie Omeïyade un an plus tôt et l'avènement de la dynastie Abbasside dans un contexte de guerre civile n'était pas favorable à une poursuite plus avant et au contraire a contribué au repli d'un corps expéditionnaire dangereusement éloigné de ses bases. Peut-être aussi peut-on penser que son chef était pressé de participer à la redistribution du pouvoir. Mal lui en a pris car il a été tué par un rival à son retour.

Il est possible aussi d'imaginer que les Musulmans aient remporté une victoire à la Pyrrhus. Ayant subi des pertes importantes, Ziyad n'ose pas se risquer dans le bassin du Tarim avec des effectifs réduits alors qu'en face de lui, la Chine des Tang dont la population est déjà considérable (50 millions), peut facilement reconstituer une armée plus puissante que celle qu'elle vient de perdre.

Quelques années plus tard, le calife abbasside Haroun al Rachid renouera des relations diplomatiques avec l'empire chinois, au détriment de ses anciens alliés tibétains qui alors commenceront à péricliter.

Occasion manquée peut-être car de son côté la Chine des Tang entre en turbulence. Extérieurement, deux mois après Talas une autre armée chinoise est anéantie en Mandchourie par les archers montés du peuple Khitan.

Intérieurement en 755 l'empereur Xuanzong est renversé par une rébellion militaire. Il doit fuir sa capitale et il ne pourra y revenir qu'en faisant appel à des contingents Ouïghours.

L'âge d'or des Tang connaît une fin brutale quand en 755 le puissant général An Lushan (703-757), de père sogdien et de mère turque se rebelle. L'empereur abandonne sa capitale Chang'An, et finalement abdique au profit de son fils Suzong (756-762). La rébellion sera finalement écrasée, mais la stabilité de la dynastie en demeurera profondément érodée.

En Asie centrale, si les armées musulmanes ne poussent pas plus à l'Est, l'Islam par le biais du commerce caravanier va se répandre jusque dans les provinces occidentales de la Chine.

S'ouvre alors une période prospère pour les marchands dont les échanges sont facilités par une langue commune, l'arabe parlé par les érudits religieux, et un droit écrit commun utile pour régler les différends. A la pax sinica succède sur la route de la soie une sorte de pax islamica.

Les conséquences de la bataille de Talas

2/ au niveau de l'histoire du monde

Les rives de la rivière Talas ne furent pas le seul lieu de l'affrontement. Au cours de la bataille, les cavaliers musulmans ont procédé à une de leur stratégie favorite, un rezzou, une razzia sur le camp chinois, brûlant les vivres et capturant de nombreux prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvaient des ingénieurs connaissant la recette de fabrication du papier, secret industriel jalousement gardé depuis des siècles par les Chinois.

Le résultat de cela fut que la nouvelle dynastie disposait ainsi du secret de fabrication de ce matériau solide et bon marché dont ils eurent l'idée d'améliorer la blancheur en y incorporant des chiffons de coton. Les techniciens chinois du papier furent installés à Samarkand dont une manufacture est attestée depuis 760.

Le califat Abbasside, sunnite, qui va gouverner le monde musulman pendant cinq siècles (de 750 à 1258) veut un État plus musulman qu'arabe, dans lequel les Iraniens convertis auront une part égale à celle des Arabes. Ils veulent universaliser l'Islam.

Le papier se diffuse partout. Il est signalé à Bagdad en 793 ; au Caire en 900 ; il arrive au sud de l'Espagne à Xàtiva près de Valence (actuellement San Felipe) en 1056 où sera produit le meilleur papier de tout l'empire. Bien sûr le premier motif est la diffusion du Coran dans tout l'empire ce qui n'était pas joué d'avance, dans la mesure où au terme de sa première expansion, les arabes, donc les arabophones ne constituaient pas plus que 2% des populations de leur empire. Les Chrétiens comme les Juifs, eux aussi monothéistes, sont autorisés à pratiquer leur religion, moyennant le paiement d'un impôt. Les musulmans ne ressentent pas la nécessité de convertir les peuples qu'ils conquièrent. Ce n'est pas avant un siècle que les musulmans deviendront majoritaires dans l'empire qu'ils ont conquis.

La production du papier sera le catalyseur de l'« âge d'or islamique ». Ce grand mouvement de perfectionnement des connaissances, notamment dans les domaines mathématique, astronomique, et médical, sera stimulé par un apport essentiel : la diffusion par le papier de la science et de la philosophie grecque antique qui dormait depuis des siècles dans la bibliothèque d'Alexandrie.

Enseigné dans les universités musulmanes, particulièrement en Espagne, cet immense ensemble de connaissances scientifiques et techniques va finalement se répandre dans l'Occident chrétien y produisant grâce aux Universités nouvellement créées à partir du 12^{ème} siècle, notamment à Montpellier, la première renaissance médiévale.

L'épicentre de ce mouvement fut Tolède, reprise aux Musulmans en mai 1085 qui allait devenir un grand centre de traduction et un bouillonnant centre de rencontre entre les savants juifs, musulmans et chrétiens. D'importants groupes de traducteurs mozarabes et berbères vont assurer la traduction des traités de philosophie d'Aristote, Platon et Socrate, les ouvrages de mathématiques d'Euclide, de géographie de Ptolémée, mais aussi tout l'apport intellectuel de l'âge d'or islamique, comme ceux du grand médecin Avicenne (Ibn Sina 980-1037) ou du grand mathématicien Al-Khawarizmi (780-850) dont le nom est à l'origine de notre mot «algorithme» que les Chinois ont préféré traduire par sa signification : méthode de calcul 算法 suàn fǎ.

Grâce au papier inventé par les chinois, transmis par les cavaliers musulmans, ces trésors intellectuels vont révolutionner tout l'Occident chrétien et ouvrir le chemin d'une ère nouvelle, la révolution gothique dont les cathédrales sont le témoignage magistral.